

— Nous sommes vengés ! répliqua Julie. Personne ne t'a vu.

— Non !

— Ne peut-on te soupçonner ?

— Oh ! non !

— Et Désiré ?

— Il est là-bas ! Les mesures étaient bien prises. Tout était préparé, prévu par lui, il est impossible qu'on me soupçonne !

Prosper répétait plusieurs fois cette phrase avec une monotonie stupide, en homme obsédé d'une idée fixe.

Jusqu'aux environs de la rue Calet, Julie n'ouvrit plus la bouche, et Prosper ne tarda pas à tomber dans un silence morne. Mais, au moment où ils approchaient du but de leur course, Julie se pencha de nouveau à son oreille, et lui dit vivement :

— Le cocher dormait. Il ne t'a pas vu monter. Il faut qu'il ne te voie pas descendre, qu'il ignore qu'il a chargé un homme près de la rue de Verneuil.

— Comment faire.

— Je sauterai à bas de la voiture. Je lui donnerai de l'or à changer. Pendant qu'il se penchera vers la lanterne, tu esquiveras sans bruit par la portière opposée, que tu vas ouvrir d'avance et que tu maintiendras avec la main. Puis, une fois hors du faucon, tu fieras vers la rue Rochechouart.

— Compris !

— Je t'y rejoindrai.

Tout se passa comme l'avait indiqué Julie.

Prosper put se glisser silencieusement hors de la voiture, à la faveur de la nuit, pendant que la jeune fille occupait l'attention du cocher, et s'éloigna suffisamment pour que ce dernier, s'il l'apercevait, le confondit avec un pavant quelconque regagnant tardivement son domicile.

Quelques minutes plus tard, Julie rejoignait le meurtrier, et tous deux, d'un pas précipité, gagnaient son domicile de l'avenue Trudaine. Dès qu'ils furent parvenus chez elle, elle alluma une bougie. Les deux complices alors se regardèrent et purent se voir nettement pour la première fois depuis le crime accompli. Tous deux tressaillirent en se voyant.

Julie était livide, et cette lividité révélait, malgré l'apparent sang froid de ses actes et de ses paroles, l'état d'angoisse de son âme. Et la vue de cette terreur profonde empreinte sur le visage d'une femme dont il connaissait la résolution parfois farouche et l'énergie peu commune, rendit plus frappante encore pour le misérable l'horreur de son crime, plus saisissant le danger suspendu, désormais, sur leur têtes coupables.

Quant à lui, il était hideux à voir. Aussi pâle que Julie, de larges éclaboussures de sang couvraient son visage, ses mains, ses vêtements. Ses cheveux en désordre pendaient le long de ses joues blémies : un tremblement agitait ses lèvres crispées de quelque rictus sinistre ; ses yeux brillaient, hagards, inquiets et fuyants. Il avait, à la fois, l'air vil, lâche et féroce.

Le misérable, maintenant, se sentait pris d'une étrange faiblesse. Ses nerfs s'étaient détendus. Il éprouvait une immense lassitude ; il avait soif d'un mot de sympathie, d'un geste bienveillant, d'un regard qui lui dit qu'il n'était pas un objet d'horreur pour l'univers entier, étant de ces êtres vicieux et capables, sous l'entraînement de quelque passion, d'actes bien au-dessus de la réalité de leur énergie.

Ce mot, ce geste, ce regard, il les attendait, et les implorait de Julie. Mais celle-ci, en le voyant ainsi, avait brusquement ressenti une sorte de nausée. Quelque chose en elle, d'ins-

tinot, sans qu'elle l'analyât ou s'en rendit compte, se révoltait, non pas contre le crime, mais contre la laideur du crime ! Elle ressentait, maintenant, à la vue de Prosper, ce qu'elle avait ressenti à la vue de Désiré lorsqu'il était venu raconter le succès de sa tentative de meurtre contre Jeanne d'Esparre : un immense dégoût. Elle voulait bien de l'assassin ; mais l'assassin lui répugnait, alors même qu'elle l'avait poussé en avant et qu'elle devait profiter du crime.

— Je t'ai vengé ! balbutia Prosper. C'est pour toi que j'ai frappé, pour te rendre riche ! Est-ce ainsi que tu me remercies d'avoir joué ma tête ? poursuivit Prosper, étonné de l'aspect rêveur, dédaigneux et presque menaçant de la jeune fille.

Et il fit un pas vers elle.

— Vous avez l'air d'un boucher ! lui répondit-elle en se reculant. Regarde donc !

Il baissa les yeux et vit le sang dont il était couvert.

— Oh ! fi ! l'en frissonnant.

— Il faut faire disparaître tout cela !

— Oai, oui, vite.

— Venez !

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

DÉMÉNAGEMENT

Au premier mai prochain, le **FEUILLETON ILLUSTRE** déménagera au No. 475 rue Craig (en haut) vis-à-vis la rue St. Gabriel.

Si, à cette date, le **FEUILLETON ILLUSTRE** ne paraissait pas au jour habituel, nous prions nos lecteurs de ne pas trop s'impatienter, car ce retard serait causé que par le trouble du déménagement, et ne se prolongerait tout au plus une couple de jours.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1883, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (le 1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — *Le Colporteur Bandido, La Duchesse de Nemours, Les deux Jumeaux, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marney, Sauvé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gouloiseries honnêtes.* — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers numéros mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Elopé à la Bastille ou Ezeki l'empoisonneur.* — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Ezeki l'empoisonneur (suite et fin), La grande Halle, La Demoiselle de Ciquième, Le Trépanement Sanglant, La Fille de Marguerite.* — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière.* — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & OIK, Éditeurs,

Boîte 1986.

17 rue Ste-Thérèse.